

Les pires coquins ont en quelque coin du cœur un point que la gangrène n'a pas attaqué, qu'elle n'attaquera jamais ; l'amour quasi maternel d'Adèle Traversin pour son neveu était ce point inattaqué, demeuré sain dans la pourriture environnante.

—Je ne suis pas ton fils ! Je savais n'avoir pas de nom, tu m'apprends que je n'ai pas de mère !

—Si, tu as une mère et tu as un nom, René. Une mère belle comme les anges, un des plus beaux noms de France.

Un flot de sang colora les joues du jeune homme. Une bouffée d'orgueil qui le fit chanceler d'émotion.

Les germes d'ambition qu'elle avait cultivés dans celui qu'elle aimait à sa manière, le mépris des nobles sentiments qu'elle avait semé dans le cœur de l'enfant, ce mépris portait ses fruits naturels : l'égoïsme, l'intérêt passant avant tout autre sentiment et les annihilant.

La vieille entremetteuse devina à l'expression du visage de René qu'il était déjà consolé d'apprendre qu'elle n'était pas sa mère, qu'il oubliait les soins dont elle l'avait entouré et ne songeait plus qu'à l'avenir brillant que semblaient lui promettre les quelques mots qu'elle venait de prononcer.

Elle se sentit un petit pincement au cœur, une douleur au seul endroit sensible de son cœur racorni.

Cela passa vite. Elle s'avoua, avec une lucidité d'esprit effrayante, que son René était bien le produit de l'éducation qu'elle lui avait donnée.

Ce fut avec une sorte de satisfaction qu'elle pensa :

—Il n'a pas de cœur, il réussira.

Pendant qu'elle réfléchissait, René la regardait jusqu'au fond des yeux.

—Dit-elle vrai ? se demandait-il.

Il redoutait quelque terrible rouerie ; René connaissait bien sa mère.

Elle n'avait pu lui cacher certaines "opérations" de son industrie, opération qui frisaient de si près la correctionnelle que, bien des fois, malgré son cynisme, il avait tremblé devant le scandale entrevu.

Il attendait qu'elle s'expliquât afin de juger si elle disait vrai, s'il devait croire à la réalité de ce qu'elle lui apprenait de sa naissance ou s'il ne s'agissait que d'une nouvelle opération dans laquelle sa mère avait besoin de sa collaboration à lui.

Il penchait *in petto* pour cette dernière hypothèse.

—Reste à savoir ce que cela me rapportera, se disait le digne élève de Mme de Linières, s'il y a de la "galette" ça me va, j'accepte d'avance, je suis à la côte, cela me remettra à flot.

Mais, comme elle ne parlait pas, semblait réfléchir, il s'impacienta :

—Pourquoi ce silence, fit-il durement, si tu n'es pas ma mère, ainsi que tu le prétends maintenant, de qui suis-je donc le fils ?

Elle lui prit une main dans les siennes et, d'une voix grave :

—Tu te nommes Georges de Pervençère, dit-elle solennellement. Tu es le fils de Renaud et de Blanche de Pervençère !

Cette fois, il eut un éblouissement. Il connaissait, par les récits des journaux, les aventures de l'existence de Renaud en Afrique, il connaissait aussi l'immense fortune de celui qu'on lui déclarait être son père.

Ses yeux s'emplirent de lueurs jaunes comme s'ils réfléchissaient les amoncellements d'or qu'on attribuait à M. de Pervençère dans les feuilles publiques.

—Est-ce possible ! Dis-tu vrai ? questionna-t-il d'une voix que l'émotion faisait rauque.

—Oui, dit-elle d'un ton de vérité supérieurement joué.

Et avec une sorte de tristesse, de résignation courageuse, Mme de Linière continua :

—Ecoute, René, écoute-moi bien, tu vas apprendre la vérité sur ta naissance.

Elle se donna une seconde de réflexion. Il lui fallait répéter la leçon que Montaiglon lui avait faite ; il fallait donner de la vraisemblance à la fable imaginée par son complice.

Ce n'était pas facile, elle le sentait bien. Elle savait aussi que son élève René de Linière n'était pas un naïf... Oh ! non, il ne l'était pas !

Son éducation l'avait préservé de ce charmant défaut des adolescents.

Elle soigna donc son récit, sa voix, son geste et aussi l'expression de sa physionomie qu'elle voulait touchante et désolée.

—Je t'écoute, fit René en scrutant d'un regard aigu son estimable fausse mère.

—Tu es né, dit-elle, le 30 octobre 1851, au Palais des Roses, sur le bord du lac de Genève.

"Ton père, M. Renaud de Pervençère, était parti comme explorateur en Afrique lorsque tu vins au monde.

"Ta mère, Blanche de Pervençère, reporta sur toi seul, sur son enfant, tout l'amour que son cœur renfermait pour son mari adoré et dont elle pleurait l'absence.

"Elle t'entourait de soins, veillait jour et nuit sur toi..."

—Pourquoi, interrompit René, pourquoi, si elle m'aimait, ne suis-je pas auprès d'elle ? Pourquoi vous a-t-elle chargé de m'élever ?

"Pourquoi ne me tend-elle pas les bras, ne m'appelle-t-elle pas auprès d'elle ?

Il paraissait extrêmement méfiant, peu convaincu de la véracité de ce qu'il entendait.

Mme de Linières ne s'y trompa pas.

Elle joua le grand jeu, risquant le tout pour le tout !

—Tu as été volé à sa tendresse à l'âge de deux ans, volé par des saltimbanques, des chanteurs ambulants ; jusqu'à l'âge de sept ou huit ans, tu as roulé avec eux sur les grands chemins.

—J'ai roulé jusqu'à l'âge de huit ans sur les grands chemins !

Il s'était dressé et ironique :

—Tu me la poussez bonne, ricana-t-il.

Elle ne prit pas garde à l'interruption et chauffant son récit, le précipitant :

—Oui, jusqu'à l'âge de sept ou huit ans, répéta-t-elle. Un misérable, un nommé Anspach, tu te souviens bien de ce nom, te martyrisait, pauvre petit !

René, le sourcil froncé, regardait sa mère. Il ne l'interrompit pas pourtant. Il réfléchissait.

Elle continua avec un aplomb déconcertant :

—Souviens-toi, René, un coïosse, une sorte de géant roux, Anspach, tu n'as pu oublier ni l'homme qui t'a fait tant souffrir, ni le nom qu'il portait ?

René se taisait, ne faisait pas un mouvement.

—J'étais à Spa, reprit Mme de Linières, je fus témoin des mauvais traitements dont tu étais l'objet, je réussis à t'arracher des mains de ce misérable en lui versant dix mille francs.

"Je t'adoptai ; tu devins, à partir de ce jour, mon enfant. Nous ne nous sommes jamais quittés. Tu as eu des professeurs particuliers.

"Je t'aimais tellement, je craignais tellement que tes parents ne te réclamassent que je te cachai à tous les yeux aussi longtemps que je le pus. Je voulais te conserver toujours auprès de moi, je voulais, à force de tendresse, de dévouement, que tu me crusses réellement ta mère..."

"Je croyais y avoir réussi lorsque, il y a quelques jours, un de mes amis, M. de Montaiglon, arriva ici. Il avait la preuve que toi, mon René, tu étais Georges de Pervençère !

"M. de Montaiglon avait retrouvé le misérable qui t'avait volé et l'avait obligé à faire des aveux.

"Cet homme, cet Anspach connaissait mon nom ; il me nomma à M. de Montaiglon qui vint me trouver et m'adjura de dire la vérité, d'avouer que tu n'étais pas mon fils, que je mentais, que jusqu'à ce jour j'avais menti à tous mes amis et que l'enfant que je prétendais être à moi, je l'avais acheté, tiré des griffes d'Anspach.

"Je fus forcée d'avouer, mon René ; M. de Montaiglon me menaçait de me dénoncer à la justice si je m'entêtais dans mon imposture.

"Je dus céder, mon enfant, dire la vérité, la vérité tout entière ; avouer, au risque que mon cœur se brisât de douleur, que tu n'étais pas mon fils.

"Il m'apprit le nom de tes parents et me fit promettre de réitérer devant M. Gaston de Pervençère, ton oncle, les aveux que j'avais dû lui faire.

"Je m'y suis engagée, mon cher René, termina Mme de Linières d'un ton larmoyant.

Il se dressa soudain et la voix mauvaise :

—Combien te paie-t-on cet aveu ? demanda-t-il.

Elle aussi se dressa et furieusement cynique :

—Cinquante mille francs ! Ce que j'ai dépensé pour t'élever et payer tes dettes ! Cinquante mille francs dont j'ai besoin pour assurer un morceau de pain à mes vieux jours, car, tout ce que j'avais, tu l'as dissipé ! Il ne me reste rien !

"Sans l'arrivée de M. de Montaiglon je tombais dans la misère... Sa combinaison me sauve.

—Combinaison est jolie ! ricana René.

—Jolie ou non, elle me procure cinquante mille francs, et..."

—Et à moi, interrompit René, qu'est-ce qu'elle me procurera ?

—L'héritage de tes parents, l'héritage du richissime Renaud de Pervençère plus tard, et, pour le présent, une existence de luxe et de plaisirs, un rang élevé, des honneurs, un mariage avec une fille riche et titrée ; voilà les avantages que je t'assure par la "combinaison" dont tu semble te moquer !

"Ingrat ! je me sacrifie, je me condamne à ne plus t'appeler mon fils, je fais ta fortune et, au lieu de te jeter dans mes bras !..."

—Mais, interrompit-il, si ça ne mord pas !... Si cette ingénieuse histoire est reconnue fausse..."

—Impossible, René, impossible. Tu as été enlevé par Anspach à deux ans et demi, je t'ai recueilli... Voilà tout ce que tu as à dire. On n'exigera pas autre chose de toi... Tes souvenirs d'enfance se sont brouillés dans ta tête, tant cet Anspach t'a fait souffrir.

—Anspach, dis-tu ?